

Le « je » des hommes en guerre

Philippe Lejeune, né en 1938, pionnier des études sur l'autobiographie, s'est plongé dans un récit sur la Grande Guerre d'André Pézard (1893-1984), salué à sa sortie en 1918. Il en ressort une enquête formidable, à la fois savante, généreuse et bouleversante.

Philippe Artières (En attendant Nadeau)

12 mai 2024 à 11h42

Philippe Lejeune est un chercheur singulier. Depuis *L'Autobiographie en France* (1971), puis *Le Pacte autobiographique* (1975), il a fait des écritures à la première personne, largement méprisées, une littérature légitime, désormais enseignée dans les lycées et travaillée dans les universités. L'originalité de cette œuvre critique réside dans l'extraordinaire inventivité du chercheur et dans sa puissance de découverte. Et ce, depuis son premier article sur les madeleines de Proust.

Littérature consacrée (*Les Confessions* de Rousseau, *Les Mots* de Sartre ou *W ou le Souvenir d'enfance* de Perec), best-sellers comme *Le Journal d'Anne Franck* ou *Moi, Pierre Rivière...* ou encore des textes qu'il est le premier à publier, comme le *Journal de Lucile Desmoulins* ou le récit inédit de son aïeul Xavier-Édouard Lejeune, les analyses qu'il en a produit sont inimitables.

Elles le sont par les questions qu'elles posent (toujours très précises mais ouvrant sur des mondes à chaque fois différents), par la forme qu'elles prennent (toujours étonnantes), par le ton adopté par le chercheur (toujours inquiet), et enfin par le profond désir de transmettre qui les anime. « *Adieu ma pauvre guerre* ». *André Pézard à Vauquois*, de Philippe Lejeune, est de ce point de vue un petit chef-d'œuvre.



Image de gauche : René Fairise (à gauche) et André Pézard (au milieu), en 1915. Image de droite : André Pézard en 1915. © Fonds Pézard, Archives Nationales AP 691

Lorsque Lejeune entreprend ce chantier, les commémorations pour le centenaire de la Première Guerre mondiale s'annoncent. Il reprend un livre qu'il a dans sa bibliothèque depuis sa jeunesse, celui d'un certain André Pézard (1893-1984), grand italianiste, traducteur de Dante, professeur au Collège de France, qui n'est pas un inconnu pour lui car cousin germain de sa mère, « *et de fait, [s]on parrain – un parrain qui [lui] faisait très peur [...]* ».

Pézard avait perdu une jambe au combat, il ne parlait pas de la guerre. Philippe Lejeune a mené avec lui quelques années avant sa disparition, en 1984, un long entretien au moment de sa grande enquête orale sur l'histoire de sa famille, mais de ce livre et de sa genèse, les deux hommes n'avaient pas parlé.

Un peu à reculons, le filleul se plonge dans cette lecture et, très vite, il est « *retourné* » : « *C'était saisissant. L'écriture "littéraire" était au service d'une vision "avec", en caméra subjective, en direct sur le chaos et l'horreur de la bataille. Le sous-lieutenant Pézard était humain, simple, fraternel, passionnément attentif. Aucune condescendance ni aucun lyrisme pour parler des "poilus" [...].* »

Philippe Lejeune ne peut plus refermer ce livre, apprenant que son parrain tenait dans les tranchées un journal. Grâce à la petite-fille de Pézard, il part, tel un limier obsessionnel, en quête du moindre écrit rédigé durant ces années de guerre.

Dans la première partie de son ouvrage, Philippe Lejeune a tenu la chronique serrée de sa recherche pendant deux années ; il y raconte ses trouvailles, partage ses hypothèses, dit ses déceptions, s'inquiète de ses impasses et livre aussi, et comme rarement, ses doutes, sans négliger ses émotions. Le récit de l'épisode de l'excursion en famille à Vauquois dans ce

paysage, vestige du champ de bataille perforé par les obus et aujourd'hui recouvert d'une végétation dense, est bouleversant.

Norton Cru

Le chercheur dévoile progressivement un immense massif d'archives constitué non seulement d'un journal, de plusieurs correspondances mais aussi de centaines de photographies. L'entreprise de recherche devient doublement collective. D'une part, viennent en renfort le frère de l'auteur et la petite-fille de Pézard, sans oublier un collègue polonais, et des archivistes à Marseille et aux Archives nationales.

D'autre part, l'enquête s'élargit à d'autres contemporains : Norton Cru, bien sûr, avec qui Pézard a eu une longue correspondance (que Lejeune transcrit, comme la majorité des pièces qui tombent dans ses mains) et qui révèle l'histoire du texte, mais aussi Paul Cazin (auteur de *L'Humanisme à la guerre. Hauts de Meuse, 1915*).

Suivent ensuite les quatre articles que le chercheur a publiés au cours de ces deux années de recherche : dans le premier sur la genèse, le maître de l'autobiographie excelle ; les analyses de Lejeune sont d'autant plus percutantes que Pézard avait lui-même au fond de la tranchée, sur son carnet, tenu le compte de ses écritures : son journal, un inventaire de ses photographies et la date des lettres envoyées à l'arrière à son père, à sa mère et à sa sœur Hélène (à destination collective).

Le chercheur montre les possibilités d'analyse qu'un tel corpus permet et ne nous en donne que quelques exemples. De même, dans les trois autres chapitres, il ne fait qu'esquisser des recherches possibles : la relation qui naît « après-coup » avec Norton Cru, ou l'exploration de sa vie une fois la guerre finie : à partir de ses divers écrits personnels, ses évolutions idéologiques et surtout ses rêves.

Amitiés masculines

Disons un mot sur le dernier chapitre, celui, d'une très belle intensité, sur les amitiés masculines qui naissent sur le champ de bataille, et dont Pézard semble avoir été toute sa vie ensuite nostalgique, cette camaraderie en situation extrême qui donne à chaque geste une valeur inestimable.

On ne s'étonnera pas que Philippe Lejeune ait choisi de publier cet article dans *La Faute à Rousseau*, le journal de l'Association pour l'autobiographie et le patrimoine autobiographique, association qu'il cofonda avec Chantal Chaveyriat-Dumoulin en 1992.

C'est aussi là, à Ambérieu-en-Bugey (Ain), qu'au fur et à mesure de ses transcriptions, le chercheur a déposé des éditions des différents éléments du corpus (correspondance, journal...), manière de faire toujours exister André Pézard, d'encourager d'autres à étudier ce livre singulier et de l'environner d'autres carnets de poilus, d'autres écrits de vie. Bref, de faire, comme toujours avec Philippe Lejeune, œuvre commune.

*

Philippe Lejeune, « *Adieu ma pauvre guerre* ». *André Pézard à Vauquois*, éditions du Mauconduit, 120 p. 15 euros

Philippe Artières (En attendant Nadeau)